

JEAN-SÉBASTIEN GIRARD

L'ILLUSION CRÉATIVE DU XXI^e SIÈCLE



L'ILLUSION CRÉATIVE

DU XXI^e SIÈCLE

Nos habitudes de vie se trouvent modifiées par un flux constant de nouvelles technologies. Cela nous donne l'impression que, de facto, notre époque est extraordinairement créative. Mais est-ce vraiment le cas ?

L'ouvrage **L'illusion créative du XXI^e siècle** pose un regard global et inédit sur l'état de santé de la créativité dans nos organisations et nos communautés. En remontant dans le temps, l'auteur se penche sur les leçons des grands moments d'innovation, les meilleures pratiques créatives, mais aussi sur les dangers de l'expertise en création. En plus de définir le cycle et l'écosystème de l'idée, cette réflexion s'accompagne d'outils d'observation et d'analyse permettant de répondre à la question suivante : est-ce que nos cultures et nos modèles d'organisations modernes nous donnent réellement la possibilité d'atteindre notre plein potentiel créatif ?

L'auteur propose une démarche simple et intuitive à l'intention des professionnels, des gestionnaires et des citoyens. Avec sa vision inclusive et structurante de l'innovation, il cherche à sensibiliser les écosystèmes provenant de différents milieux (gouvernemental, économique, éducationnel, social) pour les engager dans un grand mouvement de valorisation et de démocratisation de la créativité.



Jean-Sébastien Girard est un concepteur-stratège en communication et marketing. Cet entrepreneur évolue depuis plus de 20 ans au sein d'équipes créatives de tous les secteurs d'activité. Scripteur et animateur de la collection de balados *Histoire d'idées*, il publie avec *L'illusion créative du XXI^e siècle*, son premier essai.



editionschateaudencre.ca
978-2-924847-53-4

L'ILLUSION CRÉATIVE DU XXI^e SIÈCLE

JEAN-SÉBASTIEN GIRARD
L'ILLUSION CRÉATIVE DU XXI^e SIÈCLE
ET SI LE MODÈLE D'INNOVATION OCCIDENTAL
ÉTAIT OBSOLÈTE?

DONNÉES DE CATALOGAGE À RECEVOIR

Rédaction : Nathalie Savaria
Édition : Lison Lescarbeau
Adjoint à l'édition : Paul-Marcel Adam
Mise en pages et correction : Fiction Communication
Couverture, figures et tableaux : Patricia Gaury
Photo de l'auteur : Dominick Gravel
Visuel : Samia Ghariani de Tandem Communications

Dépôt légal — 3^e trimestre 2025
© 2025 Les Éditions Château d'encre inc.
Tous droits réservés.

Les Éditions Château d'encre inc.
407, boulevard Saint-Laurent, bureau 800
Montréal, Québec, H2Y 2Y5
www.editionschateaudencre.ca

SODEC
Québec 

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada** 

Permettre à demain d'être différent, s'il doit l'être.

PRÉFACE

Ceux et celles qui ont suivi mes tribulations comme conférencier, consultant et blogueur au fil des ans savent que je répète souvent que tout commence toujours par une idée.

Or, cette précieuse idée, qui pourrait changer le sort d'une organisation ou du monde, pourrait être rapidement oubliée, abandonnée ou mourir subitement. Cela est encore plus vrai si les conditions gagnantes pour susciter et développer de nouvelles idées ne sont pas au rendez-vous.

La lecture de l'essai *L'illusion créative du XXI^e siècle*, écrit par un collaborateur privilégié, Jean-Sébastien Girard, m'a assurément inspiré et amené à questionner mes croyances sur l'innovation.

Ce livre remet en effet les pendules à l'heure sur l'ordonnement des choses en innovation. La mise en place de climats propices à la créativité précède et assure la génération d'idées débouchant sur des innovations souhaitables et, dans certains cas, commercialisables.

Comment donc créer ces climats générateurs d'idées ? Comment veiller à ce que l'initiateur de l'idée puisse s'entourer de collaborateurs dotés de profils complémentaires aux siens et pouvant l'aider à mener son idée à destination ? Comment s'inspirer de cas historiques riches en enseignements utiles ? Enfin, quelles entraves se trouvent actuellement

sur le chemin de la créativité individuelle et collective? À ce propos, on peut penser à la parfaite finitude des savoirs et de son «alter ego», la complaisance, comme quoi nous aurions atteint aujourd'hui des sommets inégalés en innovation et que nous sommes meilleurs en tout.

On peut aussi songer à l'inquiétante confusion autour de la notion de technicité, laissant supposer que l'innovation est toujours et avant tout technologique. Que fait-on alors des solutions novatrices et originales pour le développement durable de la planète, telles que la Bourse du carbone, les nouvelles réglementations gouvernementales, les approches communicationnelles brillantes permettant de créer des consensus sur l'importance d'agir ainsi que l'idéation de formules financières incitatives pouvant induire les bons comportements recherchés?

Manquons-nous de discernement quant à la fonctionnalisation de l'innovation? Même si celle-ci est nécessaire afin d'assumer un leadership en la matière, l'histoire nous a démontré que l'innovation ne vient pas toujours d'où on croit. Ce sont souvent des *outsiders* que personne n'attendait qui ont ébranlé les colonnes du temple d'un secteur donné, au grand désarroi de ses experts.

Par conséquent, la démocratisation de l'innovation représente un gage de succès, et encore plus si on inclut les citoyens et les femmes. L'histoire nous montre à quel point celles-ci ont été malheureusement tenues à l'écart ou même exclues du domaine de l'innovation.

Pour Jean-Sébastien Girard, l'innovation n'est pas une expertise. Elle s'apparente plutôt à une bête sauvage, souvent insaisissable ou indomptable. Elle a ses propres codes et peut, dans certains cas, offrir une résistance farouche aux processus, outils et autres méthodologies en vogue.

Selon lui, les défis économiques, sociétaux et climatiques hors norme et urgents auxquels nous faisons déjà face ne pourront être combattus que si on exploite le plein

potentiel de notre créativité individuelle, organisationnelle et citoyenne. Sans elle, point de salut !

Voilà ce que propose cet essai aussi pertinent qu'utile et, d'une certaine façon, à contre-courant. Sa perspective historique originale s'avère captivante. Quand avez-vous lu un livre de gestion vous faisant voyager de la cour d'un calife de Bagdad, en passant par les ateliers de Gutenberg, jusqu'au Paris du jeune Louis Braille ? À vous de le découvrir.

Louis J. Duhamel, stratège d'affaires
et blogueur aux *Affaires*

AVANT-PROPOS

Ce début de XXI^e siècle, aussi troublé qu'il puisse paraître, ne fait pas exception aux précédents. Nous faisons face à une kyrielle de défis à la fois politiques, économiques et sociaux.

Nos institutions et nos collectivités jugent souvent ces perturbations négativement. D'ailleurs, on pourrait affirmer que la portée de ces dérèglements pourrait être encore plus considérable sur une planète ayant atteint un niveau d'intégration inégalé. On pourrait également protester en disant que tout cela était prévisible au point où le scénario actuel a dû être théorisé, il y a des décennies, par les bonzes de la mondialisation.

Toutefois, l'argumentaire historico-apocalyptique soufflant sur les braises à coup de périls et de tarifs, ne tient pas la route. Car relater l'histoire humaine, c'est aussi raconter cette histoire incessante de grands bouleversements qui auront, depuis des millénaires, façonné et métamorphosé nos sociétés.

La guerre entre Turcs et Byzantins, qui s'étala sur une période de près de 400 ans, se conclura par la chute de Constantinople en 1453 et aura eu pour conséquence de couper l'une des plus vieilles chaînes d'approvisionnement de l'humanité : la Route de la soie. La montée de l'incertitude et de l'insécurité face aux menaces engendrées par le chambardement des transactions commerciales et culturelles entraînera de nombreuses répercussions. Ce drame, bien

réel, obligea les collectivités de l'époque à transformer leurs manières de faire, de vivre et d'échanger.

Ce nouvel état des lieux aura, du même coup, agi comme un puissant révélateur de changement. Se nourrissant de l'énergie créée par la rupture, l'innovation conduira les communautés dans une suite de révolutions touchant de nombreux secteurs, dont ceux de l'ingénierie et de la navigation maritime. Cette crise propulsera les collectivités dans un siècle dominé par les grandes découvertes, dont celles des Amériques. Une réforme de paradigmes à la fois symbolique, technologique et logistique deviendra un facteur déterminant dans l'accroissement des échanges. D'un grand mal serait donc né un bien encore plus grand.

Certains diront que les temps ont bien changé. C'est vrai. Nous faisons face aujourd'hui à des défis qui commandent des solutions, beaucoup plus complexes que le simple fait de troquer le chameau pour le bateau. Mais est-ce réellement le cas ?

Les questions auxquelles nous sommes confrontés demeurent les mêmes auxquelles nous répondons depuis... 10 000, 50 000, voire 100 000 ans. *Comment garantir l'accès aux ressources ? Comment protéger son territoire ? Comment créer de la richesse ? Comment régir nos alliances ? Optons-nous pour l'ouverture ou la fermeture ? Etc.* Ces questions, nous les avons discutés des milliers de fois. Dans les nouvelles réponses que nous sommes pressés d'obtenir aujourd'hui, il ne faut voir que le tribut exigé par chaque nouvelle époque. Ni plus. Ni moins.

L'Histoire a prouvé à maintes reprises que, durant ces périodes troubles, les plus audacieux, les plus créatifs, mais, par-dessus tout, les plus motivés, auront trouvé le moyen de se repenser et de se relancer. Ces *harnacheurs de tempêtes* auront su tirer le plein potentiel de leur plus puissante capacité : la créativité. Pour réinventer leur manière de faire, leurs manières de vivre. Et surtout pour rénover les prismes par lesquels ils abordèrent les défis. Pour voir, faire et être, différemment.

CHAPITRE 1

LA CAPACITÉ À IMAGINER

Les sociétés dans lesquelles nous évoluons sont essentiellement le produit d'une accumulation de milliards de bonnes idées. Il s'agit d'un agrégat complexe d'idées, récentes ou anciennes, réunies le plus souvent en couches superposées plutôt que par orchestration. Nos styles de vie et nos manières de penser sont en quelque sorte l'héritage laissé par les millions d'années d'évolution de la capacité cognitive du genre *Homo*. Le monde contemporain s'est forgé grâce à l'intelligence et au pouvoir d'imaginer de l'être humain, mais aussi grâce aux capacités qu'auront eues les collectivités à accueillir ou non les idées nouvelles et à les réaliser.

L'Histoire fourmille d'exemples de sociétés qui, de la Préhistoire à l'Antiquité, en passant par le Moyen Âge et la Renaissance jusqu'à aujourd'hui, auront su avec succès mettre en place les conditions favorables au foisonnement de leur créativité. Car avoir des idées est une chose, mais évoluer dans un environnement permettant leur circulation, leur développement et leur application en est une autre. Que serait le monde actuel sans les découvertes de Ptolémée, de Su Song, de Johannes Gutenberg, de Gottfried Wilhelm Leibniz, de Charles Darwin, de Louis Braille, d'Alessandro Volta et de centaines d'autres individus qui nous ont légué certains des concepts parmi les plus fondamentaux. À quoi ressemblerait

le monde sans le soutien du calife de Bagdad Al-Ma'mûn, du prince portugais Henri le Navigateur, du philosophe allemand Henry Oldenburg et du botaniste anglais John Stevens Henslow, et de manière plus générale, sans l'apport des Sumériens, des Égyptiens, des Grecs, des Hébreux, des Chinois, des Arabes, des Indiens, des populations précolombiennes, vikings, européennes ?

Raconter l'évolution humaine, c'est évoquer l'histoire de dizaines de milliers de bonnes idées qui ont eu la possibilité d'être partagées. Mais combien d'autres n'ont pas eu cette chance ? Combien de bonnes idées avons-nous perdues au fil des millénaires ? Contrairement à ce que nous pourrions penser, il est faux de s'imaginer que la créativité a, de tout temps, été encouragée et que les idées ont été partagées par tous. Songeons, par exemple, aux régimes répressifs qui ne favorisent ni l'expression de soi ni la liberté de parole, ou encore aux femmes qui ont longtemps été exclues de l'espace public et du pouvoir, à quelques exceptions près, ce qui est encore le cas pour beaucoup d'entre elles dans le monde.

Dans le règne animal, l'espèce humaine n'est pas la seule à être dotée de capacités créatives. On peut cependant affirmer, hors de tout doute, qu'elle a amené et développé les idées à un niveau inégalé. Dans une perspective d'avantages concurrentiels entre espèces, cette capacité à imaginer est probablement une des raisons principales expliquant l'extrême performance toute darwinienne de l'évolution de l'être humain. En explorant son environnement et en expérimentant via le prisme des idées, il prouve aujourd'hui à quel point le produit de la créativité, c'est-à-dire l'idée, est à la fois central pour les collectivités, en plus d'être une caractéristique de l'espèce dans sa globalité.

Dans ces circonstances, ne serait-il pas pertinent, pour ne pas dire essentiel, de mesurer la vitalité de la créativité de ce XXI^e siècle ? Fortes des expériences passées, les collectivités modernes ont-elles su mettre en place les conditions favorables à la créativité et, surtout, à leurs préservations ?

Si on observe l'environnement immédiat, celui-ci est continuellement influencé par l'omniprésence et le flux constant des nouvelles technologies injectées dans nos vies. Du téléphone intelligent aux objets connectés, en passant par l'automatisation grandissante des véhicules et les avancées de l'intelligence artificielle générative, nous avons la nette impression que la pensée nouvelle est vigoureuse en ce début du XXI^e siècle. Dans le milieu du travail, le terme « innovation » s'affiche partout autour de nous, sur les devantures d'un immeuble, dans les ascenseurs, à chaque étage, et même sur les portes des toilettes, si ce n'est pas les sièges des WC. L'innovation est à la fois un crédo et une mission, et on pourrait pratiquement dire « une religion » ! Elle s'inscrit en lettres de feu dans les rapports annuels, les faits saillants trimestriels, les communiqués de presse, et même dans les évaluations annuelles des employés. Depuis plusieurs décennies, nous sommes continuellement bombardés de notions et de techniques visant à stimuler la créativité. Ce qui a pour résultat de donner l'impression que les meilleures idées en émergent.

En fait, nous vivons à une époque où le progrès est élevé au rang de valeur sociale. S'y opposer est une hérésie. Or, cette notion de progrès perd toujours plus, avec le temps, de sa valeur première d'avancement des collectivités vers un idéal partagé, au profit d'une vision quantitative et d'optimisation technologique. Nous évoluons dans un contexte où l'expression et pléonasme « progrès technologique » est utilisée à toutes les sauces, comme si le progrès devait forcément être associé à la technologie. En pareilles circonstances, il est normal que nous ayons inconsciemment intériorisé une forme de certitude que notre époque est, *de facto*, très créative. Mais l'est-elle *réellement* ? Et si ce tsunami technique et technologique, au lieu d'être une confirmation de notre vitalité créative, n'était en fait qu'une illusion ? Une illusion créative ? Car, sous le signe d'un progrès se définissant en fonction de la logique du « plus », l'industrie produit depuis plus de deux siècles des idées – pensons

au nucléaire ou, au plastique –, dont nous ne mesurons pas, à l'origine, les effets dévastateurs sur l'environnement et sur la santé animale et humaine.

Le présent ouvrage avance l'hypothèse contre-intuitive que le XXI^e siècle est peu propice, pour ne pas dire nocif, à la créativité. Le climat créé par les facteurs dominants des sociétés actuelles, que nous explorerons plus en détail dans cet essai, bien loin de les encourager, entrave à notre insu à la fois l'acte de création et le partage de son produit qu'est l'idée. Prisonnières d'une logique cyclique dominée par la réinterprétation et la conformité, les sociétés modernes perdent lentement leurs capacités à se repenser, à se réinventer. Ainsi, au lieu de se diriger vers un mieux-être, elles accélèrent le rythme et s'obligent sans cesse à innover pour maintenir leur équilibre, entretenant ainsi une forme d'homéostasie. Une certaine perception, séduisante et progressiste est entretenue, ce qui a pour effet d'engourdir la responsabilité cognitive de l'individu, l'invitant toujours un peu plus à se désengager et à accepter le flux incessant de nouvelles inventions dans sa vie sans en contester la nécessité ni la validité.

Pour étayer notre propos, nous nous appuyons sur une démarche réflexive, qui, dans un premier temps, fera la démonstration de l'importance que revêt la créativité pour le genre humain et expliquera pourquoi celle-ci est maintenant devenue plus qu'un gage de compétitivité, mais une condition de survie pour l'espèce. Ensuite, nous décortiquons les principaux facteurs favorables à la créativité, en nous attardant à l'apport indispensable de l'écosystème de l'idée qui réunit quatre profils d'individus aux rôles complémentaires, ainsi que sur les moments clés du cycle de l'idée. Puis nous présentons une grille d'observation quantitative couplée à une analyse qualitative qui, en tentant de cerner une chose aussi intangible que la notion de santé créative d'une nation, permettra d'évaluer la favorabilité des climats créatifs pré-

sents au sein de nos collectivités modernes. Cette grille se base sur 17 facteurs dominants qui, de notre point de vue, favoriseraient ou, au contraire, entraveraient la créativité. Dans un troisième temps, nous suggérons une série d'idées pour encourager l'atteinte du plein potentiel créatif des organisations, des collectivités et des entreprises. À la lumière des résultats, nous avançons certains principes moraux formulant un nouveau contrat social de l'innovation reposant sur un désir d'équilibre et de pérennité pour tous.

Dans un ouvrage récent, Jean-François Marti, expert français en *design thinking*, une approche de l'innovation mettant l'accent sur la collaboration et la résolution concrète des problèmes, écrivait :

« Et si la créativité était notre capacité à mobiliser notre imagination face au changement, à nous adapter et à trouver de nouvelles solutions. » Selon lui, la créativité « n'est pas un don du ciel que seule une élite aurait reçu, mais une qualité que nous détenons tous et que nous pouvons développer librement. Assimilée au changement et non plus à l'art, la créativité peut alors être comprise et donc s'enseigner, se transmettre, en un mot, se "débloquer"¹ ».

Le but de notre essai n'est pas d'enseigner ni de « débloquer » la créativité par une approche inédite ou une technique, mais plutôt de démontrer, comme le soutient Marti, que celle-ci appartient à tous, et qu'elle peut contribuer à changer les choses. Fondamentalement, ce livre cherche aussi à susciter de nouvelles réflexions et, qui sait, peut-être même à inspirer de nouvelles positions, tant auprès du grand public qu'au sein des organisations. Comme l'a écrit l'historien Yuval Noah Harari, nous sommes tous des acteurs du XXI^e siècle en mutation et, si nous le souhaitons véritablement, nous pouvons encore redonner du sens par

¹ MARTI, Jean-François. *Innovez avec le design thinking. La méthode pas à pas pour débloquer la créativité au travail*, Éditions Diatempo, Paris, 2020, p. 20-21.

notre engagement². Aussi êtes-vous invité à garder cette phrase à l'esprit : ne négligez jamais votre dernière idée, car c'est peut-être celle qui fera que le monde va changer.

² HARARI, Yuval Noah. *21 leçons pour le XXI^e siècle*, Le Livre de poche, Paris, 2020.

CHAPITRE 2

UN AVANTAGE INVISIBLE

Au jeu de la future espèce dominante, quel parieur expérimenté du Paléolithique aurait tout misé sur le grand « singe nu », qui allait devenir l'*Homo sapiens* aussi appelé, « l'homme sage » ? Bien que considéré comme physiquement imposant, ce dernier est toutefois, et de manière significative, physiologiquement moins bien nanti que bon nombre d'espèces qu'il côtoie et avec lesquelles il évolue. Outre la station debout, un atout décisif, non perceptible à première vue, le distingue des autres animaux.

Sur la piste d'une espèce unique

En effet, un observateur attentif remarquerait sa faible musculature et sa main qui, avec le temps, a troqué la force au profit de la dextérité. Sa vision est, il est vrai, polyvalente, mais insuffisante pour de grandes performances : les premiers représentants du genre *Homo* ne voient que médiocrement dans le noir et disposent d'une capacité de mise au point limitée. Son système respiratoire est chancelant en altitude et inefficace dans les milieux subaquatiques, tandis que son odorat et son ouïe sont strictement fonctionnels et, à ce chapitre, une proportion importante de bêtes à fourrure et à plumes ou à écailles font beaucoup mieux que lui. Pas de couenne épaisse ni de carapace pouvant supporter les attaques. Pas de poils pour le protéger du froid ou du soleil. Pas de dents ni de griffes acérées. Pas de venin non plus, une stratégie de défense utilisée par bon nombre

d'espèces physiologiquement moins bien équipées. À la loterie naturelle des avantages compétitifs, cet hominidé semblait en queue de peloton.

Pourtant, une multitude d'indices montre qu'il est « seul dans sa classe ». Son anatomie y est pour quelque chose, certes, mais c'est sa manière de vivre et la façon dont il interagit avec son environnement, notamment au travers de comportements que l'on ne retrouvait nulle part ailleurs dans le règne animal, qui le singularisent. Même s'il n'est pas l'unique espèce architecte (l'oiseau construit son nid, l'araignée, sa toile, l'abeille, sa ruche, etc.), la taille et la complexité technique de sa tanière étaient remarquables. En inspectant davantage, notre observateur aurait aperçu les restes d'animaux et de bois calcinés tout comme les amoncellements de silex fracturés, traduisant nettement les résultats de l'accomplissement de travaux prévus. Il reconnaîtrait aussi une planification en ce qui concerne les savants assemblages de coquillages et d'ossements percés qui n'avaient, selon les spécialistes d'aujourd'hui, d'autre utilité que celle d'enjoliver celui ou celle qui les arborait.

À la chasse, ce témoin attentif aurait pu voir ses armes gagner en efficacité, en précision et en portée. Il aurait par ailleurs noté qu'en poursuivant du gibier, il exécutait des stratégies de prédation à la fois collectives et préméditées.

Mais c'est à l'occasion de l'enterrement de ses morts, un événement accompagné d'un riche cérémonial, qu'il aurait compris qu'il appartenait à une classe à part. Cet hominidé disposait finalement d'un avantage sans précédent : ses idées. Ainsi, malgré les faibles pronostics en sa faveur et propulsé par cette qualité invisible, notre sujet, contre toute attente, s'est hissé au sommet de la chaîne de prédation en peuplant toutes les régions de la planète.

Avec toute la palette des avantages concurrentiels disponibles, le genre *Homo* n'a eu d'autre choix que de miser presque tout sur sa créativité, c'est-à-dire sa capacité à réfléchir et à inventer. Il a pris le parti de s'appuyer sur le

produit de cet avantage intangible pour créer des objets et découvrir des solutions à des problèmes à la fois pour survivre, se développer et prospérer.

Une lente mais sûre marche en avant

Du temps, il en aura fallu pour que les idées permettent au genre *Homo* de dominer. En remontant à près de 1,8 million d'années, on voit dans la savane africaine l'*Homo erectus* (« homme dressé ») se déplacer complètement droit et debout et parcourir de longues distances. Cette bipédie a été déterminante pour le développement physiologique de la boîte crânienne et un facteur décisif dans la modification globale du corps de notre « grand singe nu ». Parmi ces nombreuses transformations, notons celle du cou et de la position de la tête pour les capacités cognitives à la base de l'imagination. À quatre pattes, le cou plonge vers l'avant, faisant de la tête placée à son extrémité une masse éminemment lourde. Une fois verticale, la tête, désormais en équilibre au sommet d'un cou, perd tout son poids, puisqu'elle est maintenant soutenue par l'axe principal de la structure osseuse, la colonne vertébrale.

Cette nouvelle configuration aura permis l'accroissement à la fois de la dimension de la boîte crânienne et de la quantité de sang pompé vers le cerveau. Le cou maintenant libéré de l'importante charge voit sa musculature s'atrophier, libérant ainsi un espace comblé par les veines et vaisseaux sanguins. Cette position debout a été un catalyseur pour l'évolution du cerveau et les capacités cognitives d'*Homo*.

Comme certains paléontologues l'avancent, l'apparition des premiers représentants du genre remonterait à plus de 4,4 millions d'années pour les australopithèques, à 2,5 millions d'années pour l'*Homo habilis* (« l'homme habile »), à 2,4 millions d'années pour l'*Homo rudolfensis* et à 1,8 million pour l'*Homo erectus*, alors que les plus vieux outils jamais découverts datent de 3,3 millions avant notre ère, un long processus pour opérer le passage vers une pensée conceptuelle.

Doté d'une boîte crânienne de dimension supérieure à l'humain moderne, l'homme de Néandertal est entré en scène aux alentours de 450 000 ans avant notre ère, pour devenir une des espèces dominantes de son époque. Sa pensée et ses techniques se sont affinées. Chasseur expérimenté s'identifiant à un clan, l'*Homo neanderthalensis* serait le premier à avoir enterré ses morts. Certaines découvertes archéologiques tendraient à démontrer qu'il connaissait les plantes médicinales et soignait ses blessés.

L'ère des Sapiens

Reconnu pour être la souche originelle de l'humain moderne, l'*Homo sapiens* a, quant à lui, pointé son nez, il y a environ 300 000 à 200 000 ans. Déjà, on taille la pierre, le bois et les os, on fabrique des outils, on construit des abris et on fait du feu. C'est à cette époque que les premiers langages apparaissent. La conscience de soi et du futur s'est forgée, et le concept de Dieu a été inventé.

Toutefois, c'est réellement sous l'impulsion des Sapiens que la capacité intellectuelle et créative du genre *Homo* explose. C'est avec ce dernier que les fonctions cognitives supérieures sont devenues un avantage extraordinaire sur toutes les autres espèces. Avec l'apport de la créativité, des idées toujours plus nombreuses et des moyens de partage accrus, il a mis en place les fondements de nos sociétés modernes. Parmi ses inventions les plus significatives, toutes avant notre ère, il y a le propulseur¹ (environ 35 000 ans), l'arc et la flèche (entre 50 000 et 12 000 ans), l'agriculture, la poterie et la cité (plus ou moins 10 000 ans), la métallurgie (7 000 ans), l'écriture (entre 5 500 et 3 500 ans). Beaucoup plus tard se sont ajoutés d'autres inventions et concepts fondamentaux desquels jaillirent des millions d'autres : l'aéronautique, les arts,

¹ Arme de jet redoutable permettant de chasser à distance de l'animal, le propulseur était utilisé avec un projectile long, composé d'une sagaie (d'un mètre au minimum) qui pouvait être prolongée d'une pointe en silex. Le propulseur permettait de multiplier la vitesse du projectile par trois par rapport à un lancer à la main, tiré de «Le propulseur», *Homnides.com*.

l'architecture, l'astronomie, la construction navale, le droit, la géographie, les mathématiques, la médecine, la morale, l'optique, la philosophie, et plusieurs autres.

Ainsi, les Sapiens, par la seule force de leurs idées, ont inventé l'agriculture, domestiqué des plantes et des animaux, et transformé des terres en agroécosystèmes. Ses descendants habitent toutes les régions du globe, des plus arides aux plus froides. Et, avec l'aventure spatiale, ils ont réussi à nous propulser hors de la planète. Plus encore, avec des concepts tels que l'humanisme et les droits de l'homme, les hommes et les femmes d'aujourd'hui font preuve de sentiments de compassion et de bienveillance envers autrui. Ainsi, dans le combat de la survie, les guerres et les luttes hégémoniques ne sont pas les seules réponses.

En fait, nous pourrions, à bon droit, considérer que notre espèce a remporté le gros lot. Cette capacité unique à avoir des idées est le seul avantage connu nous rendant capables d'émuler et de surpasser l'ensemble des autres. Et les avancées sont multiples, comme, entre autres, voir l'infiniment petit et son contraire, atteindre des profondeurs jusqu'alors inatteignables, voler plus vite et toujours plus haut. Avec les avancées dans le domaine des technologies furtives, nous pouvons passer pratiquement inaperçus et l'invention de l'hydraulique nous a dotés d'une force inégalée.

Autrement dit, c'est par sa seule imagination que l'espèce humaine, la nôtre, aura réussi à comprendre ses besoins de survie dans des environnements toujours changeants et hostiles (la nature) et à modifier ses conditions d'existence afin de s'adapter au monde qui l'entoure.

